

# NICOLAS MATHIEU

## LEURS ENFANTS APRÈS EUX

roman



## DU MÊME AUTEUR

AUX ANIMAUX LA GUERRE, Actes Sud, coll. "Actes noirs", 2014 ; Babel noir n° 147.

### UN FILM DE LUDOVIC ET ZORAN BOUKHERMA, PRODUIT PAR HUGO SÉLIGNAC ET ALAIN ATTAL

Avec PAUL KIRCHER ANGELINA WORETH SAYYID EL ALAMI GILLES LELLOUCHE LUDOVINE SAGNIER LOUIS MEMMI CHRISTINE GAUTIER ANOUK WILLEMIN UN FILM DE LUDOVIC ET ZORAN BOUKHERMA SCÉNARIO DE LUDOVIC ET ZORAN BOUKHERMA  
D'APRÈS LE ROMAN ÉPONYME DE NICHOLAS MATHIEU PRÉLUDE AUX ACTES SUD PRODUIT PAR HUGO SÉLIGNAC ET ALAIN ATTAL MISE EN SCÈNE GÉNÉRALE AMAURY CHARBAUTY MUSIQUE AUGUSTIN BARBAROUX MONTAGE GÉRALDINE MANGENOT SON RÉMY CHARAUD CLÉMENT BADIN PIERRE BARBAUD JEAN-PAUL HURIER  
DÉCOR JÉRÉMIE DOUCHIER COSTUMES CLARA RENÉ 1<sup>ER</sup> ASSISTANT À LA RÉALISATION PASCALE JEANMARIANO SCOPPE MARIE MAURIN RÉGIE PHILIPPE LE FORESTIER DIRECTEUR DE PRODUCTION CLÉMENT TREHIN-LALANNE DIRECTRICE DE PRODUCTION PAULINE GILBERT PRODUCTEUR JIMMY PADO DE BARY  
UNE COPRODUCTION CHI-FOU-MI PRODUCTIONS TRÉSOR FILMS FRANCE 3 CINÉMA COOL INDUSTRIE AVEC LE SOUTIEN DE CANAL+ AVEC LA PARTICIPATION DE MAX AVEC LA PARTICIPATION DE FRANCE TÉLÉVISIONS AVEC LE SOUTIEN DE LA RÉGION GRAND EST et du CONSEIL DÉPARTEMENTAL DES VOSGES  
ET DE LA COMMUNAUTÉ D'AGGLOMÉRATION D'ÉPINAL (RÉSEAU PLATO) EN PARTENARIAT AVEC LE CNC AVEC LE SOUTIEN DU CENTRE NATIONAL DU CINÉMA ET DE L'IMAGE ANIMÉE DISTRIBUTION WARNER BROS PICTURES



Photographie de couverture : © Affiche LE CERCLE NOIR pour  
SILENZIO © 2024 – Chi-Fou-Mi Productions – Trésor Films – France 3  
Cinéma – Cool Industrie d'après photo de Marie-Camille Orlando

© ACTES SUD, 2018  
ISBN 978-2-330-10873-1

NICOLAS MATHIEU

Leurs enfants  
après eux

roman

*ACTES SUD*



*Pour Oscar.*



*Il en est dont il n'y a plus de souvenir,  
Ils ont péri comme s'ils n'avaient jamais existé ;  
Ils sont devenus comme s'ils n'étaient jamais nés,  
Et, de même, leurs enfants après eux.*

Siracide, 44, 9.





I

1992

*Smells Like Teen Spirit*



Debout sur la berge, Anthony regardait droit devant lui.

À l'aplomb du soleil, les eaux du lac avaient des lourdeurs de pétrole. Par instants, ce velours se froissait au passage d'une carpe ou d'un brochet. Le garçon renifla. L'air était chargé de cette même odeur de vase, de terre plombée de chaleur. Dans son dos déjà large, juillet avait semé des taches de rousseur. Il ne portait rien à part un vieux short de foot et une paire de fausses Ray-Ban. Il faisait une chaleur à crever, mais ça n'expliquait pas tout.

Anthony venait d'avoir quatorze ans. Au goûter, il s'enfilait toute une baguette avec des Vache qui Rit. La nuit, il lui arrivait parfois d'écrire des chansons, ses écouteurs sur les oreilles. Ses parents étaient des cons. À la rentrée, ce serait la troisième.

Le cousin, lui, ne s'en faisait pas. Étendu sur sa serviette, la belle achetée au marché de Calvi, l'année où ils étaient partis en colo, il somnolait à demi. Même allongé, il faisait grand. Tout le monde lui donnait facile vingt-deux ou vingt-trois ans. Le cousin jouait d'ailleurs de cette présomption pour aller dans des endroits où il n'aurait pas dû se trouver. Des bars, des boîtes, des filles.

Anthony tira une clope du paquet glissé dans son short et demanda son avis au cousin, si des fois lui aussi ne trouvait pas qu'on s'emmerdait comme pas permis.

Le cousin ne broncha pas. Sous sa peau, on pouvait suivre le dessin précis des muscles. Par instants, une mouche venait se poser au pli que faisait son aisselle. Sa peau frémissait alors comme celle d'un cheval incommodé par un taon. Anthony

aurait bien voulu être comme ça, fin, le buste compartimenté. Chaque soir, il faisait des pompes et des abdos dans sa piaule. Mais ce n'était pas son genre. Il demeurait carré, massif, un steak. Une fois, au bahut, un pion l'avait emmerdé pour une histoire de ballon de foot crevé. Anthony lui avait donné rendez-vous à la sortie. Le pion n'était jamais venu. En plus, les Ray-Ban du cousin étaient des vraies.

Anthony alluma sa clope et soupira. Le cousin savait bien ce qu'il voulait. Anthony le tannait depuis des jours pour aller faire un tour du côté de la plage des culs-nus, qu'on avait d'ailleurs baptisée ainsi par excès d'optimisme, parce qu'on n'y voyait guère que des filles *topless*, et encore. Quoi qu'il en soit, Anthony était complètement obnubilé.

— Allez, on y va.

— Non, grogna le cousin.

— Allez. S'te plaît.

— Pas maintenant. T'as qu'à te baigner.

— T'as raison...

Anthony se mit à fixer la flotte de son drôle de regard penché. Une sorte de paresse tenait sa paupière droite mi-close, faussant son visage, lui donnant un air continuellement maussade. Un de ces trucs qui n'allaient pas. Comme cette chaleur où il se trouvait pris, et ce corps étriqué, mal fichu, cette peinture 43 et tous ces boutons qui lui poussaient sur la figure. Se baigner... Il en avait de bonnes, le cousin. Anthony cracha entre ses dents.

Un an plus tôt, le fils Colin s'était noyé. Un 14 juillet, c'était facile de se rappeler. Cette nuit-là, les gens du coin étaient venus en nombre sur les bords du lac et dans les bois pour assister au feu d'artifice. On avait fait des feux de camp, des barbecues. Comme toujours, une bagarre avait éclaté un peu après minuit. Les permissionnaires de la caserne s'en étaient pris aux Arabes de la ZUP, et puis les grosses têtes de Hennicourt s'en étaient mêlées. Finalement, des habitués du camping, plutôt des jeunes, mais aussi quelques pères de famille, des Belges avec une panse et des coups de soleil, s'y étaient mis à leur tour. Le lendemain, on avait retrouvé des papiers gras, du sang sur des bouts de bois, des bouteilles cassées et même un Optimist du club nautique

coincé dans un arbre ; c'était pas banal. En revanche, on n'avait pas retrouvé le fils Colin.

Pourtant, ce dernier avait bien passé la soirée au bord du lac. On en était sûr parce qu'il était venu avec ses potes, qui avaient tous témoigné par la suite. Des mômes sans rien de particulier, qui s'appelaient Arnaud, Alexandre ou Sébastien, tout juste bacheliers et même pas le permis. Ils étaient venus là pour assister à la baston traditionnelle, sans intention d'en découdre personnellement. Sauf qu'à un moment, ils avaient été pris dans la mêlée. La suite baignait dans le flou. Plusieurs témoins avaient bien aperçu un garçon qui semblait blessé. On parlait d'un t-shirt plein de sang, et aussi d'une plaie à la gorge, comme une bouche ouverte sur des profondeurs liquides et noires. Dans la confusion, personne n'avait pris sur soi de lui porter secours. Au matin, le lit du fils Colin était vide.

Les jours suivants, le préfet avait organisé une battue dans les bois environnants, tandis que des plongeurs draguaient le lac. Pendant des heures, les badauds avaient observé les allées et venues du Zodiac orange. Les plongeurs basculaient en arrière dans un plouf lointain et puis il fallait attendre, dans un silence de mort.

On disait que la mère Colin était à l'hôpital, sous tranquillisants. On disait aussi qu'elle s'était pendue. Ou qu'on l'avait vue errer dans la rue en chemise de nuit. Le père Colin travaillait à la police municipale. Comme il était chasseur et que tout le monde pensait naturellement que les Arabes avaient fait le coup, on espérait plus ou moins règlement de comptes. Le père, c'était ce type trapu qui restait dans le bateau des pompiers, son crâne dégarni sous un soleil de plomb. Depuis la rive, les gens l'observaient, son immobilité, ce calme insupportable et son crâne qui mûrissait lentement. Pour tout le monde, cette patience avait quelque chose de révoltant. On aurait voulu qu'il fasse quelque chose, qu'il bouge au moins, mette une casquette.

Ce qui avait beaucoup perturbé la population par la suite, ç'avait été ce portrait publié dans le journal. Sur la photo, le fils Colin avait une bonne tête sans grâce, pâle, qui allait bien à une victime, pour tout dire. Ses cheveux frisaient sur les côtés, les yeux étaient marron et il portait un t-shirt rouge. L'article disait

qu'il avait décroché son bac avec une mention très bien. Quand on connaissait sa famille, c'était tout de même une prouesse. Comme quoi, avait fait le père d'Anthony.

Finalement, le corps était resté introuvable et le père Colin avait repris le chemin du boulot sans faire de vagues. Sa femme ne s'était pas pendue ni rien. Elle s'était contentée de prendre des cachets.

En tout cas, Anthony n'avait aucune envie d'aller nager là-dedans. Son mégot émit un petit sifflement en touchant la surface du lac. Il leva les yeux vers le ciel et, ébloui, fronça les sourcils. Ses paupières, l'espace d'un instant, s'équilibrèrent. Le soleil pointait haut, il devait être 15 heures. La clope lui avait laissé un goût désagréable sur la langue. Décidément, le temps ne passait pas. En même temps, la rentrée arrivait à toute vitesse.

— Putain...

Le cousin se redressa.

— Tu saoules.

— On s'emmerde, sérieux. Tous les jours à rien foutre.

— Bon allez...

Le cousin passa sa serviette sur ses épaules, enfourcha son VTT, il partait.

— Allez, magne-toi. On y va.

— Où ça ?

— Magne-toi je te dis.

Anthony fourra sa serviette dans son vieux sac à dos Chevignon, récupéra sa montre dans une basket et se rhabilla en vitesse. Il venait à peine de redresser son BMX que le cousin disparaissait sur le chemin qui faisait le tour du lac.

— Attends-moi, putain !

Depuis l'enfance, Anthony lui collait aux basques. Quand elles étaient plus jeunes, leurs mères aussi avaient été cul et chemise. Les filles Mougel, comme on disait. Longtemps, elles avaient écumé les bals du canton avant de se caser parce que le grand amour. Hélène, la mère d'Anthony, avait choisi un fils Casati. Irène était plus mal tombée encore. Quoi qu'il en soit, les filles Mougel, leurs mecs, les cousins, les belles-familles, c'était le même monde. Il suffisait pour s'en rendre compte de voir le fonctionnement, dans les mariages, aux enterrements, à Noël.

Les hommes parlaient peu et mouraient tôt. Les femmes se faisaient des couleurs et regardaient la vie avec un optimisme qui allait en s'atténuant. Une fois vieilles, elles conservaient le souvenir de leurs hommes crevés au boulot, au bistrot, silicosés, de fils tués sur la route, sans compter ceux qui s'étaient fait la malle. Irène, la mère du cousin, appartenait justement à cette catégorie des épouses délaissées. Le cousin avait vite grandi, du coup. À seize ans, il savait tondre, conduire sans permis, faire à bouffer. Il avait même le droit de fumer dans sa chambre. Il était intrépide et sûr. Anthony l'aurait suivi jusqu'en enfer. En revanche, il se sentait de moins en moins copain avec les manières de sa famille. Les siens, il les trouvait finalement bien petits, par leur taille, leur situation, leurs espoirs, leurs malheurs même, répandus et conjoncturels. Chez eux, on était licencié, divorcé, cocu ou cancéreux. On était normal en somme, et tout ce qui existait en dehors passait pour relativement inadmissible. Les familles poussaient comme ça, sur de grandes dalles de colère, des souterrains de peines agglomérées qui, sous l'effet du Pastis, pouvaient remonter d'un seul coup en plein banquet. Anthony, de plus en plus, s'imaginait supérieur. Il rêvait de foutre le camp.

Ils arrivèrent bientôt à l'ancienne voie ferrée et le cousin abandonna son vélo dans les orties. Puis, accroupi sur les rails, il considéra un moment le centre de loisirs Léo-Lagrange, qui se trouvait juste en contrebas du talus SNCF. Le hangar à bateaux était grand ouvert. Il n'y avait pas un chat. Anthony laissa son BMX pour le rejoindre.

— Y a personne, dit le cousin. On va prendre un canoë et on y va.

— T'es sûr ?

— On va pas y aller à la nage.

Et le cousin dévala le talus en sautant à travers les ronces et les herbes folles. Anthony suivit. Il avait peur, c'était délicieux.

Une fois dans le hangar, il leur fallut quelques secondes pour s'accoutumer à la pénombre. Il y avait là des coques de noix, un 420 et des canoës suspendus à un râtelier en métal. Une forte odeur de moisi montait des gilets de sauvetage pendus à des cintres. Par les portes grandes ouvertes, on voyait la plage, le

lac étincelant, le plat du paysage, comme un écran de cinéma découpé dans l'ombre humide.

— Viens, on va prendre celui-là.

Ils décrochèrent le canoë que le cousin avait choisi d'un mouvement synchrone, puis ils attrapèrent des pagaies. Avant de quitter la fraîcheur du hangar, ils marquèrent un temps d'arrêt. Il faisait bon. Au loin, une planche à voile traçait un sillon clair à la surface du lac. Personne ne venait. Anthony pouvait sentir ce grisant vertige d'avant les conneries. C'était pareil quand il piquait au Prisu ou commettait des imprudences à moto.

— Allez. On y va, fit le cousin.

Et ils foncèrent, le canoë sur l'épaule, les pagaies à la main.

Dans l'ensemble, le centre de loisirs Léo-Lagrange était fréquenté par des gamins plutôt inoffensifs que leurs parents collaient là en attendant la rentrée. Comme ça, au lieu de chercher les ennuis en ville, ils avaient l'occasion de faire de l'équitation et du pédalo. À la fin, il y avait une fête et tout le monde se roulait des pelles et buvait de l'alcool en cachette ; les plus dégourdis parvenaient même à emballer une mono. Mais dans le tas, il y avait toujours quelques cinglés peu ordinaires, des petits durs venus de la cambrousse et dressés à coups de nerf de bœuf. Si ceux-là vous tombaient dessus, ça pouvait mal se passer. Anthony tâchait de ne pas trop y penser. Le canoë faisait son poids. Il fallait tenir jusqu'à la rive, une trentaine de mètres maxi. L'embarcation lui sciait l'épaule. Il serra les dents. C'est là que le cousin se prit les pieds dans une racine et le nez du canoë planta. Anthony trébucha derrière et sentit sa main se déchirer sur quelque chose de dur, une écharde ou une pointe qui saillait à l'intérieur. Agenouillé, il regarda sa paume ouverte. Elle saignait. Le cousin était déjà debout.

— Allez, on a pas le temps.

— Deux secondes. Je me suis fait mal.

Il avait porté sa blessure à ses lèvres. Le goût du sang emplissait sa bouche.

— Dépêche !

Des voix venaient. Ils repartirent au trot en tenant l'embarcation comme ça pouvait, les yeux fixés sur leurs pieds. Poussés



par leur élan, ils entrèrent dans l'eau jusqu'à la taille. Anthony pensa à ses clopes, au walkman dans son sac à dos.

— Monte ! fit le cousin, qui poussait le canoë vers le large. Vite.

— Hé ! gueula quelqu'un derrière.

C'était net, masculin. D'autres cris suivirent, de plus en plus proches.

— Hé, revenez ! Oh !

Anthony se hissa tant bien que mal dans le canoë. Le cousin donna une dernière poussée avant de grimper à son tour. Sur la rive derrière eux, un môme en maillot de bain et deux monos s'égosillaient.

— Rame. On y va maintenant. Allez !

Après quelques hésitations, les garçons trouvèrent la bonne méthode, Anthony ramant à bâbord, le cousin à tribord. Sur la plage, on apercevait tout un fourmillement de gamins surexcités et qui braillaient. Les monos s'engouffrèrent dans le hangar. Ils en ressortirent avec trois canoës.

Heureusement, l'embarcation des cousins fendait la surface du lac avec une netteté réconfortante. Ils pouvaient sentir la résistance de l'eau monter dans leurs épaules et une grisante sensation de vitesse sous leurs pieds. Anthony vit qu'un filet de sang sinuait le long de son avant-bras. Il lâcha la pagaie une seconde.

— Ça va ? demanda le cousin.

— C'est rien.

— T'es sûr ?

— Ouais.

Des gouttes rouges tombées entre ses pieds avaient dessiné une tête de Mickey. Dans sa paume, une mince entaille béait. Il la porta à sa bouche.

— Rame ! fit le cousin.

Leurs poursuivants étaient deux ou trois par embarcation, avec des adultes. Ils n'étaient pas si loin et Anthony se remit à pagayer de plus belle. Sur les eaux noires du lac, le soleil cognait, faisant comme un million d'éclats blancs. Il sentait la sueur dégouliner sur son front, le long de ses flancs. Dans son dos, son débardeur ne faisait plus qu'un avec sa peau. Il était inquiet. Peut-être qu'ils avaient prévenu les flics.

— Qu'est-ce qu'on va faire ?

— Ils nous suivront pas.

— T'es sûr ?

— Rame, putain !

Au bout d'un moment, le cousin changea de direction pour longer la rive. Il espérait comme ça atteindre plus rapidement le Pointu, la mince bande de terre qui coupait le lac en deux. Passé ce cap, ils seraient hors de vue pendant quelques minutes.

— Regarde, fit le cousin.

Sur les plages environnantes, des baigneurs s'étaient levés pour mieux voir et sifflaient ou lançaient des encouragements. Anthony et le cousin avaient l'habitude d'aller toujours dans le même coin, une plage plutôt facile d'accès, qu'on appelait la Déchetterie. Elle était censée se trouver à proximité d'une sortie d'égout, ce qui expliquait son calme, même au plus fort de la belle saison. Le lac en comptait d'autres. Derrière eux, la plage du centre Léo-Lagrange. Là-bas, celle du camping. Plus loin, la plage américaine, où se trouvaient les grosses têtes. De l'autre côté du Pointu, le club nautique, le plus bel endroit, avec des sapins, du sable presque blond, des cabines et un bar comme à la mer.

— Ça y est, on arrive, dit le cousin.

Cent mètres plus loin, sur leur droite, la silhouette d'une cabane en ruine qui avait appartenu aux Eaux et Forêts signalait l'amorce du Pointu. Ils se tournèrent alors pour mesurer la distance avec leurs poursuivants. Ces derniers n'avançaient plus et d'après ce qu'on pouvait voir, les monos étaient en grande discussion. Même de loin, on percevait leur énervement, des dissensions. À un moment, une silhouette se dressa pour faire valoir son point de vue et quelqu'un la fit se rasseoir. Finalement, ils repartirent vers le centre de loisirs. Les cousins échangèrent un sourire et Anthony s'autorisa un doigt d'honneur, maintenant qu'ils avaient le dos tourné.

— Qu'est-ce qu'on fait ?

— À ton avis ?

— Ils vont sûrement appeler les flics.

— Et alors ? Rame.

Ils poursuivirent leur progression tout près du bord, à travers les roseaux. Il était 16 heures passées et la lumière devenait moins

cinglante. Des bruits, des coassements montaient de l'entrelacs de feuilles et de branchages qui stagnait le long des berges. Anthony, qui espérait voir des grenouilles, ne quittait pas la surface des yeux.

— Ça va ta main ?

— Ouais. On arrive bientôt ?

— Dix minutes.

— Putain, c'était super-loin en fait.

— Je te l'avais dit. T'as qu'à penser aux culs nus.

Anthony imaginait déjà l'endroit, un peu comme le rayon des films pornos au vidéoclub. Il s'y glissait parfois en cachette, la trouille au ventre, matant tout ce qu'il pouvait avant qu'un adulte ne vienne l'en déloger. Globalement, cette envie de reluquer le corps des filles ne le quittait pas. Dans ses tiroirs et sous son lit, il planquait des magazines et des VHS, sans parler des mouchoirs en papier. Au bahut, tous ses potes étaient à la même enseigne, acharnés. Ils en devenaient débiles, à force. En y réfléchissant bien, la plupart des bagarres s'expliquaient d'ailleurs comme ça. Un regard dans un couloir, ça montait direct, et hop, l'empoignade, à se rouler sur le carrelage en se traitant de tous les noms. Certains mecs arrivaient à se sortir des meufs. Et Anthony avait embrassé une fille une fois, au fond du bus. Mais elle n'avait pas voulu se laisser toucher les seins. Du coup, il avait laissé tomber. Il regrettait, elle s'appelait Sandra, elle avait les yeux bleus et un chouette cul dans son C17.

Il fut tiré de ses ruminations par des bruits d'échappement qui montaient de derrière les futaies. Aussitôt, avec le cousin, ils se figèrent. Ça venait vers eux. Anthony reconnut facilement les Piwi 50 du centre de loisirs, des petites bécanes de cross hargneuses et enfantines. Depuis longtemps, le centre proposait une activité moto. C'est d'ailleurs ce qui faisait son succès, bien plus que le Jokari ou les courses d'orientation.

— Ils font le tour par la route.

— Ils nous cherchent, tu peux être sûr.

— Ils peuvent pas nous voir, normalement.

Tout de même, les cousins ne faisaient pas les malins. Tapis dans leur canoë, ils écoutaient, le cœur battant.

— Vire ton t-shirt, murmura le cousin.

— Quoi ?

— Ton t-shirt. On peut te voir à des kilomètres.

Anthony fit passer son débardeur Chicago Bulls par-dessus sa tête et le glissa sous ses fesses. Le crépitement aigu des bécanes tournait au-dessus de leurs têtes à la manière d'un oiseau de proie. Ils se taisaient, impatients, immobiles. Une odeur douceâtre montait de la végétation qui se décomposait à la surface. Elle se prenait dans leur transpiration, les démangeait. En songeant à tout ce qui grouillait dans ce presque marécage, Anthony eut un frisson.

— On va arriver trop tard, dit-il.

— Ferme-la...

Les motos finirent par s'éloigner, laissant derrière elles un chevrottement vague. Les garçons reprirent leur route avec des prudenances de Sioux, passèrent le Pointu, et l'horizon s'ouvrit sur l'autre moitié du lac. La fameuse plage des culs-nus était enfin en vue, à tribord. Elle était grise, encaissée, inaccessible par la route et à peu près déserte. Un bateau à moteur ballottait à une trentaine de mètres au large. C'était complètement nul.

— Putain, y a personne, gémit Anthony.

En réalité, on voyait quand même deux filles, mais elles portaient leur maillot, même le haut. De loin, c'était difficile de se faire une idée, si elles étaient jolies ou quoi.

— Qu'est-ce qu'on fait ?

— Maintenant qu'on est là...

À leur approche, les filles commencèrent à s'agiter. À présent que leurs silhouettes se précisaient, on les devinait très jeunes, mobiles, surtout inquiètes. La plus petite finit par se lever pour appeler en direction du bateau à moteur. Elle siffla entre ses doigts, les pieds dans l'eau, très fort, mais sans succès. Du coup, elle regagna vite fait sa serviette et se colla à sa copine.

— Elles ont la trouille, fit Anthony.

— Pas toi ?

Les cousins accostèrent, mirent le canoë au sec, puis s'installèrent près du bord. Comme ils ne savaient plus quoi faire, ils se mirent à fumer des clopes. Ils n'avaient pas échangé un regard avec les occupantes du lieu. Ils sentaient pourtant leur présence derrière eux, leur hostilité sourde, infranchissable. Anthony avait un peu envie de se tirer, à présent. En même temps, ç'aurait

été dommage, après le mal qu'ils s'étaient donné. Il aurait fallu savoir s'y prendre.

Après quelques minutes, les filles déménagèrent leurs affaires à l'autre bout de la plage. Elles étaient super-bien en fait, avec des queues de cheval, des jambes et des fesses de filles, des poitrines, tout. Elles se remirent à crier en direction du bateau à moteur. Anthony jetait des petits coups d'œil. Il était emmerdé de les inquiéter comme ça.

— C'est la fille Durupt, souffla le cousin.

— Laquelle ?

— La petite, avec le maillot blanc.

— Et l'autre ?

Celle-là, le cousin ne la connaissait pas. Pourtant, on ne pouvait pas la louper. De la nuque aux chevilles, elle se résumait d'une ligne, précise, lourde, et sa chevelure nouée très haut produisait en retombant une formidable impression de pesanteur. Des ficelles retenaient son maillot sur ses hanches. Ça devait laisser dans sa peau une empreinte bien nette une fois qu'on les avait dénouées. Ses fesses surtout étaient pas croyables.

— Ouais..., admit le cousin, qui, des fois, lisait dans les pensées.

Les occupants du bateau finirent quand même par réagir. Évidemment, il s'agissait d'un couple, le type d'allure sportive, la meuf d'une blondeur presque désagréable. Ils se rajustèrent en hâte, le sportif tira un grand coup sur le démarreur et aussitôt l'embarcation vira de bord en émettant une longue plainte de mixer. Ils furent là en un rien de temps. Le sportif demanda aux filles si ça allait, elles répondirent que oui. Quant à la blonde, elle regardait les cousins d'une manière, on aurait juré qu'ils venaient de rentrer dans sa piaule en mobylette. Anthony avait remarqué que le sportif portait des Nike Air flambant neuves. Il n'avait même pas pris la peine de les retirer avant de sauter dans la flotte. Il vint vers eux, les meufs derrière. On le sentait bien tenté de faire la loi. Le cousin se leva pour faire front. Anthony aussi du coup.

— Qu'est-ce que vous foutez là ?

— Rien.

— Vous voulez quoi ?

On s'engageait sur une voie périlleuse. Le sportif était certes moins grand que le cousin, mais du genre hargneux, content de soi. Il ne lâcherait pas l'affaire comme ça. Anthony avait déjà les poings fermés. D'un mot, le cousin désamorça la situation :

— Vous auriez pas des feuilles ?

Sur le coup, personne ne répondit. Anthony se tenait de travers, la tête inclinée, une manie qu'il avait prise pour dissimuler son œil triste. Le cousin venait de sortir un paquet d'OCB détrempe et le leur montrait.

— J'ai flingué les miennes dans la flotte.

— Vous avez de quoi fumer ? s'étonna le sportif.

Le cousin tira une petite boîte Kodak de sa poche et fit tinter la boulette de shit qui se trouvait dedans. Tout le monde se détendit d'un coup, surtout le sportif. Ils se retrouvèrent mélangés sans même s'en apercevoir. Le sportif avait des feuilles. Il était tout excité à présent.

— T'as touché ça où ? Y a plus rien en ce moment.

— J'ai de la beuh aussi, dit le cousin. Ça vous intéresse ?

Manifestement, oui. Deux semaines plus tôt, la BAC avait été prise à partie par des mômes de la ZUP et, en représailles, les flics avaient organisé une descente plutôt bien renseignée dans quelques apparts de la tour Degas. D'après ce qui se racontait, la moitié de la famille Meryem avait plus ou moins été mise en taule et depuis, on ne trouvait plus un grat' dans toute la ville. En plein été, c'était la tuile.

Du coup, d'autres filières s'étaient montées en catastrophe. Les grosses têtes faisaient des allers-retours à Maastricht et le cousin avait trouvé un plan au camping avec des Belges. Deux frangins avec des piercings qui passaient leur vie à gober des X en écoutant de la techno. Coup de bol, ils se retrouvaient quinze jours à Heillange pour des vacances en famille. Grâce à eux, une estafette avait fait le trajet depuis Mons avec de la skunk des Pays-Bas et un marocain presque rouge qui vous donnait envie de tremper des cookies dans du lait chaud en regardant des films de Meg Ryan. Le cousin écoulait ça au double du prix normal, 100 balles le gramme, dans le lotissement de la Grappe, et aux environs. Les consommateurs gueulaient bien un peu, mais préféreraient encore raquer que se retrouver sobres.

Le soir venu, quand Anthony faisait un dernier tour à vélo dans son quartier, il pouvait renifler l'odeur de cette came si spéciale qui filtrait par les velux entrouverts. Sous les combles, des mômes à peine plus vieux que lui se défonçaient en jouant à *Street Fighter*. Au rez-de-chaussée, leur père regardait *Intervilles*, une bière à la main.

Le cousin alluma un trois-feuilles et le tendit au sportif, qui s'appelait Alex et devenait de plus en plus sympa. Ensuite, ce fut le tour d'Anthony. Il prit quelques lattes et fit tourner. La fille Durupt, Anthony la connaissait de nom. Son père était médecin et elle avait la réputation d'être plutôt téméraire. On disait notamment qu'elle avait flingué la Série 3 de son vieux un samedi soir, ce qui était plutôt remarquable pour quelqu'un qui n'avait même pas la conduite accompagnée. Elle couchait, aussi. En la regardant, Anthony s'imaginait des trucs.

En revanche, cette autre fille sortait de nulle part. En plus, elle s'était assise juste à côté de lui. C'est comme ça qu'il avait constaté les taches de rousseur, le duvet sur les cuisses et cette goutte de sueur qui avait glissé du nombril jusqu'à l'élastique de son maillot.

Le cousin roula tout de suite un autre pet' et Alex lui acheta pour 200 balles de skunk. Tout le monde était vraiment détendu à présent, la bouche pâteuse et le rire facile. Les filles, qui avaient emporté des bouteilles de Vittel, offrirent à boire.

— On était venus pour voir des filles *topless* au départ.

— C'est des conneries. Personne se fout jamais à poil ici.

— C'était peut-être avant.

— Vous voulez qu'on se désape peut-être ?

Anthony se tourna vers sa voisine. C'est elle qui avait posé la question. Elle était surprenante. De prime abord, elle donnait une impression de passivité, d'indifférence presque animale, et à la voir comme ça, dolente, vague, on aurait pu penser qu'elle attendait un train sur le quai d'une gare. En même temps, elle était culottée, marrante, acharnée à prendre du bon temps. Elle s'était d'ailleurs pas mal endormie sur le premier pet'. Elle sentait drôlement bon aussi.

— Hé, écoutez !

Au loin montaient des plaintes de cinquante centimètres cubes, avec leurs accents hauts et leurs reflux graves, les mêmes que tout à l'heure.

- Ils nous cherchent.
- Qui ça ?
- Les mecs du centre.
- Oulaaaah, c'est des chauds cette année.
- Ah bon ?
- C'est eux les incendies.
- Mais non, c'est les grosses têtes.
- Et ils vous cherchent pour quoi faire ?
- Le canoë. On l'a piqué au centre.
- Sérieux, vous avez fait ça ?

Ils se marrèrent un bon moment, à l'abri, raides et complaisants. La chaleur était retombée et quelque chose de doux, une odeur de charbon de bois, de forêt, de sapins trop secs montait à leurs narines. Le déclin du soleil avait fait taire les insectes et il ne restait que le clapotis du lac, la rumeur éloignée de la voie rapide, des éclats de moteurs à deux temps qui par instants déchiraient le fond de l'air. Les filles avaient enfilé des t-shirts et retiré leur haut de maillot. Sous le tissu, on devinait le mouvement de leurs seins. Elles s'en moquaient et les garçons feignaient de s'en foutre également. Anthony avait fini par retirer ses lunettes de soleil. À un moment, il surprit le regard de sa voisine qui cherchait apparemment à comprendre comment marchait ce visage de traviole. Puis, un peu après 18 heures, elle commença à s'impatienter. C'était l'heure de rentrer sans doute, elle s'agitait. Et comme elle était assise en tailleur tout près, son genou finit par effleurer celui d'Anthony. C'est drôlement doux, une fille, on ne s'y fait jamais complètement.

Celle-là s'appelait Stéphanie Chaussoy.

Anthony vivait l'été de ses quatorze ans. Il faut bien que tout commence.



Après avoir planqué le canoë, les deux garçons rentrèrent à vélo par le bois du Petit-Fougeray. Comme d'habitude, Anthony s'amusa à slalomer sur la ligne discontinue au milieu de la route. Cette manie horripilait le cousin. Quelques jours plus tôt, alors qu'ils grimpaient la côte près des entrepôts, Anthony s'était retrouvé nez à nez avec un combi Volkswagen. Le type avait été forcé de donner un coup de volant. Quand le cousin lui avait demandé s'il était pas un peu con des fois, Anthony avait répondu qu'il était prioritaire.

— Prioritaire de quoi ? T'étais au milieu de la route.

Parfois, Anthony le rendait dingue. C'était à se demander s'il était tout à fait net.

Mais pour l'heure, la route était déserte et les deux garçons pédalaient vite, face au soleil, poursuivis par leurs ombres. Après les chaleurs de l'après-midi, les bois environnants se laissaient retomber dans un soupir et le déclin du jour faisait comme un compte à rebours. Parce qu'à la fin, Alex le sportif leur avait proposé un truc. Un pote organisait une grosse teuf chez ses parents. S'ils voulaient, Anthony et le cousin pouvaient passer, à condition d'apporter leur matos, bien sûr. Apparemment, les réjouissances devaient se dérouler dans une grande baraque avec piscine. Il y aurait à boire, des filles, de la musique, un bain de minuit. Anthony et le cousin avaient dit OK, on verra si on peut. Décidément, rester cool demandait pas mal de concentration.

Depuis, les choses s'étaient gâtées parce que la fête en question se déroulait à Drimblois. À vélo, ça faisait quand même quarante bornes aller-retour. À moins d'emprunter l'YZ du père. Elle

pourrissait au fond du garage depuis des années, sous une bâche. Sauf que c'était même pas la peine d'y penser. Anthony se foutait bien de prendre un combi VW en pleine face. En revanche, quand il s'agissait de son vieux, il ne rigolait plus du tout.

— Il verra même pas, on s'en fout, plaïdait le cousin.

— Non, c'est trop tendu, répliquait Anthony. On n'a qu'à tenter en vélo.

— Arrête, il est déjà 7 heures, c'est mort.

— Je peux pas, en vrai. Il me défonce si je prends sa moto. Tu le connais pas.

En réalité, le cousin le connaissait plutôt bien. Patrick Casati était un brave type, mais il suffisait parfois d'une trace de doigt sur la télé pour qu'il se mette dans des états qui faisaient honte à voir. Le pire venait ensuite, quand il se rendait compte. Confus, vitrifié dans sa mauvaise foi, incapable d'excuses, il tâchait de se faire pardonner en parlant doucement et en proposant d'essuyer la vaisselle. La mère d'Anthony avait fait ses valises à plusieurs reprises pour se réfugier chez sa frangine. Quand elle revenait, la vie reprenait comme si de rien n'était. N'empêche, il demeurait entre eux comme une épaisseur, un truc qui ne vous donnait pas vraiment le goût de la vie de famille.

— Y aura ta copine, insista le cousin. Faut qu'on y aille.

— Qui ça ?

— Arrête un peu, tu sais bien.

— Ouais...

Steph était déjà comme une de ces ritournelles qui vous trottent dans la tête jusqu'à vous rendre cinglé. La vie d'Anthony s'en trouvait toute chamboulée. Rien n'avait bougé, et plus rien n'était à sa place. Il souffrait ; c'était bon.

— Elle est grave cette meuf, sans déconner.

— Mais ouais.

Le cousin se marra. Il reconnaissait cette petite tête, la même qu'en cinquième, quand Anthony s'était entiché de Natacha Glassman, une fille avec les yeux vairons et des Kickers. Piqué au vif, Anthony se dressa sur son vélo. Il avait besoin de disperser toute cette énergie. Il partit en danseuse, au beau milieu de la route évidemment.

Le cousin vivait avec sa mère et sa frangine, dans une maison de deux étages, étroite et mitoyenne, avec des géraniums aux fenêtres. Le crépi sur la façade pelait. Arrivés devant, les garçons abandonnèrent leurs vélos dans le gravier et se précipitèrent à l'intérieur. Dans le salon, la mère du cousin était en train de regarder *Santa Barbara*. Elle avait cette manie de pousser le volume de la télé. Le son à fond, la voix de Cruz Castillo prenait une dimension prophétique assez inattendue. Les entendant cavalier dans l'escalier, elle gueula :

— Enlevez vos chaussures avant de monter !

Évidemment, puisqu'il y avait de la moquette à l'étage. En arrivant sur le palier, Anthony jeta un coup d'œil dans la chambre de Carine, la sœur du cousin. Par la porte entrebâillée, il aperçut une silhouette assise par terre, des jambes étendues, en minishort. C'était Vanessa. Aussitôt, les injures sifflèrent, petit puceau, petit vicelard, va te branler. Carine avait dix-huit ans, et avec Vanessa Léonard, sa grande copine qui n'en avait que seize, elles étaient tout le temps fourrées ensemble, à dire du mal, rien foutre et s'imaginer des histoires d'amour tristes. L'été, elles combinaient ces activités avec le bronzage seins nus dans le jardin des Léonard. De temps en temps, le père de Vanessa débarquait à l'improviste. Les filles en rigolaient, mais Vanessa trouvait ça quand même un peu glauque. Elles ignoraient en revanche qu'Anthony, qui habitait le même lotissement, venait parfois les épier à travers les troènes. C'était de vrais serpents, et Anthony se méfiait drôlement. Il battit en retraite avant qu'elles ne s'en prennent à lui physiquement. C'était déjà arrivé par le passé. Elles étaient plutôt coriaces.

Une fois dans la chambre du cousin, il se laissa tomber sur le lit. L'endroit était situé sous les toits, et, malgré le ventilateur, il y faisait une chaleur infernale. Aux murs, des étagères de VHS, quelques photos de *Baywatch* et un poster de Bruce Lee, très détendu pour une fois. À part ça, un gros poste de télé avec le caisson imitation bois, un magnétoscope quatre têtes, un aquarium vide où un python neurasthénique avait brièvement vécu. Dans les coins, des chaussettes sales, des magazines de motos, des canettes vides, une batte de baseball. Le cousin roulait déjà un deux-feuilles de beuh.

- Putain...
- Ouais...
- Qu'est-ce qu'on fait ?
- Je sais pas.

Ils restèrent un moment comme ça, fumant à tour de rôle, sans rien faire que penser tandis que le ventilateur dispersait la fumée. Ils se regardaient, la peau moite, nerveux.

— Pour une fois qu'on a un plan.

— Ouais, mais mon père me dégomme si je touche à sa bécane.

— T'as vu cette meuf, sérieux ?

— Je te dis que c'est pas possible.

Anthony était dépité. Le cousin savait faire.

— Tu risques quoi au pire ? Sérieux, y a neuf chances sur dix qu'il s'en aperçoive jamais. Il en a plus rien à foutre de cette bécane.

C'était en partie vrai. Son père ne voulait plus entendre parler de cette moto. Elle lui rappelait trop de souvenirs, des renoncements, ce qui avait pu ressembler à sa liberté. Ça ne changeait pourtant rien à l'interdit qui pesait dessus, au contraire. Mécaniquement, Anthony porta la main à sa paupière droite. Il avait pris un peu de fumée dans l'œil.

— Tu veux quoi ? fit le cousin.

— Comment ça ?

— T'es jamais sorti avec une meuf.

— Si !

— Ton histoire de fond du bus, tu parles. Et la fille Glassman, tu nous as saoulés deux ans avec. Et à la fin, que dalle.

Anthony sentit sa gorge se nouer. Cette meuf, il y avait pensé sans arrêt du CM1 jusqu'à la fin de sa cinquième. En classe, il cherchait toujours la place la plus proche. Quand ils étaient en sport, il la guettait avec des yeux de chien battu. Il avait des K7 à son nom, des compils qu'il se faisait en écoutant la radio : Scorpions, Balavoine, Johnny. Il était allé jusqu'à rôder près de chez elle à vélo. Et résultat des courses, il n'avait même pas osé lui demander si elle voulait sortir avec lui. Finalement, c'est Cyril Medranet qui l'avait emballée, le fils de la prof de maths. Anthony avait voulu lui casser la gueule. Il s'était contenté de

lui piquer son sac à dos pour le jeter dans la Henne. Il s'en était remis, c'était qu'une salope.

— Bon...

Le cousin tira une dernière latte, écrasa le pet', alluma la Mega Drive. Voilà, c'était fini. Anthony en aurait chialé.

— Et puis merde...

Il sauta du lit, quitta la piaule et dévala les escaliers quatre à quatre. La perspective de passer une autre soirée à se défoncer en jouant à *Sonic* alors que les filles allaient boire, se faire draguer et laisser d'autres langues tourner avec les leurs, il préférerait encore risquer une raclée. Il partit à fond de train sur son BMX. Il était décidé. Mais au bout de la rue, il aperçut sa cousine et Vanessa qui revenaient de chez Derch avec des sacs remplis de trois-quarts de bière. Il ralentit. Elles se trouvaient en travers de son chemin. Il mit pied à terre.

— Tu vas où ?

— T'es pressé ?

— Hé, regarde-moi quand je te cause.

Vanessa lui avait relevé le menton. Avec la cousine, elles étaient coiffées pareil, les cheveux longs, une mèche rabattue en arrière par une barrette. Elles portaient des débardeurs, un minishort, des tonges et sentaient l'huile de coco. Une chaînette en or brillait à la cheville de Vanessa. Anthony remarqua que sa cousine ne portait pas de soutien-gorge. Elle faisait un bon 95D. Il savait à force de fouiner dans sa chambre quand elle n'y était pas.

— Allez, tu vas où ? répéta Vanessa en coinçant la roue du BMX entre ses jambes pour l'empêcher de filer.

— Je rentre.

— Déjà ?

— Pour quoi faire ?

— Tu veux pas boire un coup ?

— Qu'est-ce que tu regardes ?

— Rien...

Anthony se sentait rougir. Il baissa à nouveau les yeux.

— Espèce de pervers. Tu veux voir si j'ai des marques ?

Et Vanessa lui montra sur sa hanche la peau plus claire. Anthony recula pour dégager sa roue.

— Je dois y aller.

— Allez, arrête ça. Fais pas ton petit pédé.

La cousine, qui avait déjà entamé un trois-quart, se gaussait derrière. Elle vola quand même à son secours.

— C'est bon, fous-lui la paix un peu.

Elle s'enfila une nouvelle gorgée de bière et un peu de liquide brilla sur son menton. Anthony essaya une nouvelle fois de se dégager, mais Vanessa ne le lâchait pas. Elle minaudait.

— Anthony...

Elle tendit une main vers sa joue et le garçon sentit sa paume. La peau de la jeune fille était étonnamment fraîche. Surtout le bout des doigts. Elle lui sourit. Il se sentait tout bizarre. Elle éclata de rire.

— Allez, tire-toi !

Il décampa sans demander son reste.

Pendant un moment, il sentit leurs regards dans son dos et grilla le stop avant de prendre la rue Clément-Hader. Elle était complètement déserte à cette heure-là, et plongeait à pic vers le centre-ville. À l'horizon, le ciel avait pris des couleurs exagérées. Grisé, il lâcha le guidon et ouvrit les bras. La vitesse faisait battre les pans de son débardeur. Il ferma les yeux un instant, le vent sifflant à ses oreilles. Dans cette ville moitié morte, étrangement branlée, construite dans une côte et sous un pont, Anthony filait tout schuss, pris de frissons, jeune à crever.

Anthony reconnut tout de suite le rire du père Grandemange. Les voisins devaient encore prendre l'apéro avec ses parents sur la terrasse. Il fit le tour pour les rejoindre. La maison des Casati était construite de plain-pied, sans rien autour, juste la pelouse moitié morte où les pas du garçon faisaient un bruit de papier froissé. Son père, qui n'en pouvait plus de l'entretien et du dés-herbage, avait tout passé au Round Up. Depuis, il pouvait regarder le Grand Prix le dimanche l'esprit tranquille. Avec les films de Clint Eastwood et *Les Canons de Navarone*, c'était le seul truc ou presque qui lui mettait du baume au cœur. Anthony ne partageait pas grand-chose avec son vieux, mais ils avaient au moins ça, la télé, les sports mécaniques, les films de guerre. Dans la pénombre du salon, chacun dans son coin, c'était le max d'intimité qu'ils s'autorisaient.

Leur vie durant, les parents d'Anthony avaient eu cette ambition : "construire", la cabane pour horizon, et tant bien que mal y étaient parvenus. Il ne restait plus que vingt ans de traites pour la posséder vraiment. Les murs étaient en placo, avec un toit en pente comme dans toutes les régions où il pleut la moitié du temps. L'hiver, le chauffage électrique produisait un peu de chaleur et des factures phénoménales. À part ça, deux chambres, une cuisine intégrée, un canapé cuir et un vaisselier avec du Lunéville. La plupart du temps, Anthony s'y sentait chez lui.

— Tiens voilà le plus beau.

Évelyne Grandemange l'avait vu la première. Elle connaissait Anthony depuis qu'il était tout petit. Il avait même fait ses premiers pas dans leur allée.

— Quand je pense qu'il a fait ses premiers pas dans l'allée.

Son mari confirma d'un hochement de tête. Le lotissement de la Grappe était vieux de plus de quinze ans maintenant. On y vivait comme dans un village, ou à peu près. Le père d'Anthony regarda sa montre.

— T'étais où ?

Anthony répondit qu'il avait passé l'après-midi avec le cousin.

— Je suis repassé chez les Schmidt ce matin, fit le père.

— J'avais tout fini avant de partir...

— Oui. Mais t'avais oublié tes gants. Viens t'asseoir.

Les adultes avaient pris place sur des chaises de camping autour d'une table de jardin en plastique. Ils tournaient au Picon-bière, sauf Évelyne qui buvait du porto.

— Tu sens la vase, remarqua Hélène, la mère d'Anthony.

— On s'est baignés.

— Je croyais que tu trouvais ça dégueulasse. Tu vas choper des boutons. C'est plein d'eau des égouts.

Le père observa que ça ne pouvait pas le tuer.

— Va plutôt te chercher une chaise, dit la mère.

Histoire de rigoler, le père Grandemange lui fit signe de venir s'asseoir sur ses genoux en claquant sur sa cuisse du plat de la main.

— Tu peux y aller, c'est du solide.

Le bonhomme mesurait pas loin de deux mètres, avec des mains dures comme du bois auxquelles il manquait trois phalanges. Pour chasser, il utilisait un fusil spécial qui lui permettait de presser la détente avec l'annulaire. C'était un déconneur impénitent qui ne faisait pas spécialement rire. Anthony connaissait comme ça des tas de mecs qui plaisaient plus par politesse qu'autre chose.

— Je vais pas rester, de toute façon.

— Tu comptes aller où ?

Anthony se tourna vers son père dont le visage s'était durci. Quand ça se produisait, la peau, soudain, se tendait, prenant un aspect de cuir mat assez beau.

— C'est samedi demain, répondit Anthony.

— Laisse-le donc, c'est les vacances.



Le voisin était intervenu. Le père soupira. Lui et Luc Grandemange avaient travaillé à l'entrepôt Rexel autrefois, un peu après la fermeture des hauts-fourneaux. Ils faisaient partie de cette charrette de départs volontaires reconvertis en caristes *via* le plan de formation. À l'époque, ça leur avait semblé une bonne opportunité ; conduire des engins toute la journée, on aurait pu croire à un jeu. Depuis, Patrick Casati avait eu des démêlés. Il avait perdu son permis et son job le même jour, pour la même raison. Son permis, il avait réussi à le repasser après six mois de galères administratives et un stage à la Croix Bleue. En revanche, le travail était rare dans la vallée et il s'était finalement résolu à créer son propre emploi. Il avait acheté un camion benne Iveco, une tondeuse, des outils, une combinaison avec son nom cousu dessus. À présent, il faisait des bricoles par-ci par-là, au black principalement. Les bons mois, il parvenait à faire rentrer 4 ou 5 000 balles. Avec le salaire d'Hélène, ça suffisait à peu près. L'été représentait la pleine saison et il avait mis Anthony à contribution pour tondre les pelouses, nettoyer les piscines. Cet appoint s'avérait particulièrement utile quand il avait la gueule de bois. Le matin même, Anthony s'était tapé la taille des arbustes chez le Dr Schmidt.

Finalement, le père piocha une bière dans la glacière à ses pieds, la décapsula et la tendit à Anthony.

— Il pense qu'à sortir.

— C'est de son âge, fit le voisin, philosophe.

Son t-shirt laissait passer un peu de son ventre, une masse livide assez repoussante. Déjà, il se levait pour offrir sa place.

— Allez, assieds-toi deux secondes. Raconte-nous.

— Il a encore grandi, non ? fit Évelyne.

Hélène Casati insista à son tour pour qu'il reste un peu, lui rappelant que la maison n'était pas un hôtel-restaurant. À chaque seconde qui passait, c'est un peu de la teuf de Drimblois qui lui échappait.

— Qu'est-ce que t'as fait à ta main ?

— C'est rien.

— T'as désinfecté ?

— C'est rien, je te dis.

— Va te chercher une chaise, dit le père.

Anthony le regarda. Il pensait à la bécane. Il obéit. Sa mère le suivit jusque dans la cuisine. Il fut bon pour un coup d'alcool à 90 ° et un pansement.

— C'était pas la peine, dit-il.

— J'ai un cousin qu'a perdu un doigt comme ça.

Sa mère sortait toujours des anecdotes édifiantes du genre, des imprudences qui tournaient au drame, des destins enviabiles stoppés net par une leucémie. C'était presque une philosophie de vie, à force.

— Fais-moi voir.

Anthony montra sa main. C'était parfait. Ils purent regagner la terrasse.

Là, ils trinquèrent, puis Évelyne se mit à lui poser des questions. Elle voulait savoir comment ça se passait à l'école, ce qu'il faisait de ses vacances. Anthony répondait évasivement, et elle l'écoutait avec un sourire bienveillant, bruni par la nicotine. Pour faire la soirée, elle avait pris deux paquets de Gauloises. Quand la discussion s'interrompait, on entendait sa respiration, un sifflement rauque, familier, puis elle allumait une nouvelle cigarette. À un moment, le père voulut chasser une grosse guêpe qui butinait des emballages d'Apéricubes. Mais comme elle ne voulait rien savoir, il alla chercher une tapette à mouche électrique. Ça fit bzzz, une odeur de cramé et la bestiole resta sur le dos.

— C'est vraiment dégueulasse, fit Hélène.

Pour toute réponse, le père sécha son Picon et piocha une nouvelle bière dans la glacière. Et ils se mirent à discuter de l'accident qui venait de se produire à Furiani avec le voisin. Pour Luc Grandemange, rien d'étonnant à ce carnage. Les Corses, il les avait vus faire sur les chantiers, et il pouffait. Comme souvent, on parlait de foot, des Corses et des bougnoules. Évelyne se déplaça, elle n'aimait pas quand son mari se mettait la tête à l'envers avec ce genre d'histoires. Il faut dire que les récentes mésaventures de la BAC émouvaient fort dans le lotissement. La ZUP n'était pas si loin. On imaginait déjà des rats cagoulés incendiant les voitures, comme à Vaulx-en-Velin. Le voisin et le père ne pouvaient que constater la montée des périls et s'imaginaient en ultime rempart.

— C'est vous qui devriez y aller, fit le géant en désignant Anthony du menton.

— On a tout le temps des problèmes avec ces gens-là, convint le père.

— Quand j'étais volontaire aux pompiers, on a eu des interventions à la ZUP. Des petits bicots hauts comme ça qui essayaient de nous piquer les clés du camion.

— Et alors ?

— Alors rien, on éteignait le feu, qu'est-ce tu veux faire ?

— C'était ça l'erreur.

Ils se marrèrent, mais pas Anthony qui s'était levé pour prendre la tangente.

— Tu vas où ?

Cette fois, c'est Hélène, sa mère, qui l'arrêtait.

— Je dois y aller.

— Avec qui ?

— Avec le cousin.

— Tu as vu Irène ?

Les frangines ne se fréquentaient plus guère. Une histoire d'hypothèque sur la maison qu'Irène occupait et dont les sœurs avaient hérité. Toujours les sous.

— Ouais.

— Et alors ? Comment elle va ?

— Je sais pas. Bien.

— C'est-à-dire ?

— Bah bien quoi.

— Oh là là là, va-t'en, si c'est pour être désagréable.

Le père ne broncha pas. Avec le voisin, ils se versaient déjà un nouveau verre de Picon. Leur colère était fraternelle à la nuit tombée et ils la réchauffaient en se tenant tout proches, complices et féroces.

Anthony en profita pour rejoindre sa chambre, qui était tout de même beaucoup moins cool que celle du cousin. Son père lui avait récupéré un lit à étage constellé de vignettes Panini, des portraits de footballeurs français, argentins, et aussi Chris Waddle dans le maillot de l'OM. Une planche sur des tréteaux lui servait de bureau. Il n'avait même pas une chaise à lui, ce qui ne facilitait pas l'apprentissage des leçons. Déjà qu'il y avait toujours du monde à la maison, un oncle, des potes ou un voisin pour venir boire un coup. Il se mit à fouiller dans son placard

à la recherche de vêtements décents. Il ne trouva rien de mieux qu'un jean noir et un polo blanc. Une taille L. Sur la poitrine, on lisait Agrigel. Il se considéra un moment dans le miroir qui se trouvait dans la chambre de ses parents. S'il n'avait pas claqué tout son blé à la fête foraine et au Metro, il aurait pu se payer des sapes décentes. Il faut dire que jusque-là, les problèmes de garde-robe ne l'avaient guère tourmenté. Mais depuis peu, il avait vu les conversations prendre un tour inhabituel au bahut. Les mecs se montaient la tête pour une paire de Torsion ou un t-shirt Waikiki. Contemplant sa malheureuse dégaine dans le miroir, il se promit de faire des économies.

Dans le garage, l'YZ se trouvait à sa place habituelle, coincée dans le fond, derrière la vieille table de ping-pong. Après avoir soigneusement plié la bâche qui la protégeait, Anthony reniffla la bonne odeur de carburant, palpa les roues crantées. C'était un modèle de 82, rouge et blanc, qui portait le numéro 16. Son père avait fait un peu de compétition autrefois. Quand il était bien luné, il lui laissait faire des tours dans le quartier. Hélène n'aimait pas ça. Tous les motards finissent pliés sur une glissière de sécurité, inutile d'être statisticien pour savoir ça. N'empêche. Anthony avait la moto dans le sang, même son père le disait. Quand il passait les vitesses, se couchait dans les virages, il était à sa place. Un jour, c'est clair, il aurait sa bécane à lui. Dans sa tête, cette idée fixe se mêlait à des images de bord de mer, de couchers de soleil, de filles en maillot, des morceaux d'Aerosmith.

Il fit rouler l'YZ dans le noir, en veillant à ne pas abîmer l'Opel de sa mère. Puis ouvrit prudemment la porte du garage. Une voix, alors, glissa sur sa nuque.

— Il me semblait bien que j'avais entendu du bruit.

Sa mère fumait une cigarette dehors. Il pouvait la voir dans l'encadrement de la porte, sur le fond bleu du soir. Elle regardait ailleurs, un gilet posé sur ses épaules, les bras croisés.

Anthony ne dit rien. Il avait les mains sur le guidon et un peu envie de chialer. Il pensa à Stéphanie.

Sa mère laissa tomber sa cigarette et écrasa le mégot sous son sabot en cuir.

— T'as pensé au cinéma que nous ferait ton père ?

Comme elle s'était rapprochée, il pouvait sentir son odeur, ce mélange de tabac froid, de shampooing au tilleul, la transpiration, l'alcool qu'elle avait ingurgité. Anthony lui promit de faire gaffe. Il la suppliait.

— Tu sais mon loup...

Elle se tenait toute proche, vacillante. La lumière du lampadaire tombait sur ses cuisses, soulignant d'un trait clair la ligne de sa jambe, son tibia dans la pénombre. Elle humecta son pouce pour effacer un reste de quelque chose sur la joue d'Anthony. Le garçon se déroba.

— Quoi ?

Elle semblait ailleurs. Elle se reprit.

— J'avais ton âge quand on a perdu maman.

Elle posa ses avant-bras sur les épaules de son fils et noua ses mains derrière sa nuque.

— Tu sais, c'est pas toujours marrant la vie.

Anthony se taisait. Il avait horreur de ce genre de conversations, quand sa mère se cherchait des excuses, des alliés.

— Maman, s'te plaît...

— Quoi ?...

Après un moment de flottement, elle l'embrassa sur la joue, manquant de se casser la figure. Elle donnait l'impression de tituber sur des échasses et se rattrapa au mur de justesse. Ça la fit rire. Un rire de gamine, aigu, fuyant.

— Je crois que j'ai un petit peu abusé, moi. Je me suis fait mal en plus.

Elle porta la phalange qu'elle avait déchirée sur le ciment à sa bouche. Elle aspira le sang, regarda son doigt, le porta de nouveau à sa bouche en souriant.

— C'est une histoire de fille, c'est ça ?

Anthony ne répondit pas. Elle sourit encore puis tourna les talons pour regagner la terrasse. Elle marchait droit finalement. Elle était grande, drôlement mince. Dans le lotissement, on disait la salope.

Quand il fut à bonne distance, Anthony démarra l'YZ au kick. Une pétarade suraiguë éclata dans l'obscurité et il fila dans le soir répercuté. Il allait vite, sans casque. Le vent gonflait son polo trop grand. Il faisait encore bon. Très vite, il ne pensa plus à rien. Il roulait.

Le cousin monta à l'arrière et ils prirent par la D953. Anthony poussait le moteur, tendant la jambe dans les virages, repartant à fond dans les lignes droites. La vitesse leur tirait des larmes et leur montait dans la poitrine. Ils filaient sur la terre éteinte, tête nue, incapables d'accidents, trop rapides, trop jeunes, insuffisamment mortels. À un moment, le cousin lui demanda quand même d'y aller mollo.

Drimblois était un petit village modèle, avec son église, quelques fermes le long de la départementale, des pavillons plus récents, une vieille baraque de dentiste avec une grille en fer forgé. Il leur fallut à peine vingt minutes pour y arriver. Une fois sur place, ils tournèrent un moment avant de dénicher la maison où avait lieu cette fameuse fiesta. C'était une belle baraque moderne et transparente. De la lumière brillait dans toutes les pièces, la pelouse était vallonnée comme celle d'un golf et, au fond, la piscine brillait d'un éclat turquoise. L'YZ s'immobilisa avec une sorte d'hésitation élastique à côté des autres deux-roues. Anthony posa le pied à terre.

— C'est là.

— Ouais, fit le cousin.

Une odeur de feu de bois, de viande grillée, d'herbe coupée embaumait l'air. On entendait de la musique. Du reggae, peut-être *Natural Mystic*.

— Ça a l'air cool.

— J'ai oublié l'antivol, dit Anthony.

Le cousin venait de descendre de la bécane. Il inspectait les lieux.

— De toute façon, ça risque rien. T'as qu'à la planquer là-bas.

Il désignait une longue ferme aux volets clos. Un peu à l'écart, dix stères de bois attendaient l'hiver. Anthony planqua sa bécane derrière. Tout de même, il n'était pas très rassuré.

Le cousin sortit une petite bouteille de rhum de son blouson et s'en envoya une bonne gorgée avant de la passer à Anthony. Puis il pêcha une canette en métal dans son sac à dos et fit de même. Ils burent comme ça à tour de rôle, puis jetèrent la canette sur le gazon fraîchement tondu. Ça les fit marrer ; ils y allèrent.

Sur la terrasse de l'autre côté, des tas de jeunes gens s'affairaient déjà autour d'une grande table. On y avait posé des salades, des chips, du pain, des bouteilles de vin. Il y avait aussi pas mal d'alcool fort, les bouteilles plantées dans une bassine pleine de glace. De grands types à l'air pimpant s'occupaient du barbecue en buvant de la Sol. Ils appartenaient au Cercle des nageurs ; ça se voyait à leurs épaules, leur air content de soi et surtout aux inscriptions sur leurs débardeurs. Dans la vallée, ces mecs-là représentaient ce qui se faisait de plus cool, des athlètes, des surfeurs du dedans. Ils se tapaient toutes les meufs et personne ne pouvait les blairer. Un truc de rock geignard, genre REM, avait remplacé le reggae.

— Tu connais du monde ?

— Personne, répondit le cousin.

Du coup, il s'alluma une roulée.

En tout cas, tous les convives semblaient contents d'être là. Anthony vit quelques filles dont il aurait bien pu tomber amoureux très vite. De hautes meufs à queue de cheval et petits tops clairs. Elles avaient des dents blanches, de grands fronts et des tout petits culs. Des garçons leur parlaient comme si de rien n'était. Tout roulait d'une manière difficilement supportable. Dans un coin, deux mecs partageaient un cubi de rosé, assis sur de vieux transats. On devinait à leurs t-shirts et à leurs cheveux longs qu'ils aimaient beaucoup *Iron Maiden*.

— Allez viens on se casse, fit Anthony.

— Arrête de déconner. Maintenant qu'on est là.

Ils trouvèrent des bières dans la cuisine et se mirent à boire en faisant le tour du propriétaire. Comme personne ne les connaissait, on les dévisageait bien un peu, mais sans animosité

particulière. C'était vraiment une belle maison. Il y avait même un baby-foot sur la mezzanine. Les cousins revinrent régulièrement au frigo pour se ravitailler. Progressivement, les visages devinrent familiers et, l'alcool aidant, ils commencèrent à sympathiser avec des tas de gens.

— Ah putain, vous voilà !

Alex, le sportif, venait de leur mettre le grappin dessus et les secouait amicalement.

— C'est cool que vous soyez venus.

— Ouais, fit le cousin.

— C'est pas mal ici, hein ?

— C'est chez qui ?

— Thomas. Son père est radiologue.

Les garçons accueillirent la nouvelle avec flegme. Alex se tourna vers le cousin :

— On peut se voir deux minutes ?

— Bien sûr.

Anthony se retrouva tout seul. Steph et sa copine n'arrivaient toujours pas et il prit une nouvelle bière pour patienter. C'était la cinquième et ça commençait à tourner pas mal. Il avait envie de pisser aussi. Plutôt que de chercher les chiottes, il descendit vers la piscine et se trouva un coin tranquille. Là-haut, la lune très haute brillait machinalement. Il se sentait bien, libre. Demain, pendant des semaines encore, il n'y aurait pas de bahut. Il respira la nuit à pleins poumons. La vie était pas si mal finalement.

— Salut.

Il eut à peine le temps de se reboutonner, Steph et sa copine arrivaient droit sur lui.

— T'aurais pas vu Alex, par hasard ? demanda Clem.

— Si. Il est avec mon cousin.

Steph portait un jean ajusté, des spartiates en cuir et un débardeur blanc. Sa copine la même chose, dans un assortiment de couleurs différent, et des joncs en or au poignet droit. Elles étaient drôlement belles à deux, encore mieux que séparément. Tout de même, Steph avait quelque chose de pire. Anthony cherchait un truc à dire. Il ne trouva que ça :

— Vous voulez fumer un bédou ?

— Grave, fit Steph.



Le garçon sortit ses feuilles. Il allait s'accroupir là pour rouler, mais Clem le retint.

— Attends. On va pas s'asseoir là, tu viens juste de pisser.

Il rougit, mais les filles n'eurent pas l'occasion de s'en apercevoir, il faisait trop sombre pour ça. Ils descendirent un peu plus bas vers la piscine et fumèrent un joint de marocain sans rien se dire, vite, assis en rond. La musique cognait dur maintenant. Anthony pensa aux voisins. Ils finiraient bien par appeler les flics si ça continuait comme ça. Il le fit remarquer aux filles, qui ne s'en émurent guère. D'autres problèmes plus graves les occupaient. Apparemment, quelqu'un qui aurait dû être là n'était pas encore arrivé. C'était un problème, surtout pour Steph.

— Vous allez à Fourier ? demanda Anthony.

Elles se tournèrent vers lui, presque surprises de le trouver encore là.

— Ouais.

— Et toi ?

C'est Stéphanie qui avait demandé.

— J'irai à Clément-Hader à la rentrée.

Il mentait, il venait juste de passer en troisième, et avec bien du mal. Comme il ne savait plus trop quoi dire, il cracha entre ses dents. Les filles échangèrent un regard entendu et Anthony eut envie de creuser un trou pour s'y planquer. Elles l'abandonnèrent bientôt pour regagner la terrasse et le garçon les regarda s'éloigner, leurs épaules étroites, leurs fesses prises dans le jean, leurs chevilles pincées, et ces queues de cheval qui ballottaient avec un mouvement élastique et hautain. Il commençait à être bien défoncé et des sensations désagréables, de tournis et de vague à l'âme, avaient remplacé la griserie de tout à l'heure. Il remonta à son tour avec l'idée de se poser un moment sur une chaise. Le cousin lui tomba dessus, radieux.

— T'étais où ?

— Nulle part. Je fumais avec les filles.

— Elles sont là ?

— Ouais.

— Et alors ?

— Ben rien...

Le cousin le considéra une seconde.

— C'est moi qui conduirai au retour.

— Qu'est-ce qu'il voulait, l'autre ?

— C'est la folie. Tout le monde cherche de quoi fumer là-dedans. Je leur ai vendu des barres pour 600 balles.

— Sérieux ?

Le cousin lui montra le blé et Anthony se sentit tout ragailardi. À tel point qu'il eut de nouveau soif.

— Vas-y mollo quand même, fit le cousin.

Deux bières plus tard, Anthony s'aventura dans le salon. Des tas de couples s'étaient retrouvés là, agglutinés au sol, sur les canapés, occupés à se peloter et se rouler des pelles. Comme les filles ne se défendaient plus, des mains passaient sous leurs t-shirts. On voyait des bras et des jambes s'emmêler, de la peau et des jeans clairs. Des ongles vernis faisaient là-dedans des taches de couleur.

Steph et sa copine étaient là aussi, dans le fond, adossées aux portes vitrées qui donnaient dehors. Avec elles, il y avait trois garçons qu'Anthony n'avait jamais vus. Ils étaient tous assis par terre, l'air moelleux, emmêlés, se touchant par les genoux, le plus grand des trois garçons était même étendu. Mais c'est son voisin qui attirait le regard, un mec avec un cuir, les cheveux sales, vraiment mignon, dans un genre Bob Dylan assez pénible, à la fois prétentieux et négligé. En plus, c'est *Let It Be* qui passait, la déprime. Anthony fit quelques pas dans leur direction. Il aurait bien aimé se mêler à ce petit groupe. C'était impossible, évidemment.

Puis le garçon au cuir sortit une petite fiole de sa poche et, après l'avoir débouchée, il la porta à ses narines pour reniffler un grand coup. Ensuite il la tendit à Steph. Ils sniffèrent tour à tour, se fendant successivement de longs rires malades. L'effet semblait quasi immédiat, mais dissipé dans la minute. Très vite, ils retombèrent donc dans cette même torpeur langoureuse. Steph et le type mignon échangeaient des regards, se cherchaient sous la surface. Dans la pièce, il faisait facile 30 °C. Comment ce petit con s'y prenait pour supporter un blouson de cuir par cette chaleur ? Quand la fiole repartit pour une deuxième tournée, Anthony tenta sa chance.

— Salut.

Cinq paires d'yeux se tournèrent vers lui.

— C'est qui ? demanda le plus grand, celui qui était allongé.

Manifestement, Steph et sa copine n'en avaient plus la moindre idée. Le grand se redressa et claqua des doigts. Même assis, on le devinait vraiment balèze, dans un genre benêt californien, t-shirt pastel et pieds nus dans ses Vans.

— Oh. Tu veux quoi ?

Clémence venait de sniffer. Elle se mit à glousser nerveusement en refaisant sa queue de cheval. Steph prit son tour. Elle inspira bien à fond.

— Putain, ça me fait comme un Mister Freeze dans la tête.

Les autres jugèrent la comparaison excellente, c'était exactement ça. Quand le type au cuir eut récupéré sa fiole, il demanda à Anthony :

— Tu veux essayer ?

Tout le monde attendait la suite, l'œil chimique, l'air vaiseux.

— C'est quoi ? demanda Anthony.

— Essaie, tu verras bien.

Sans très bien savoir pourquoi, le garçon leur trouvait à tous un air de famille. Ça ne tenait pas à grand-chose, des détails dans leurs fringues, leur attitude, une facilité diffuse. Il n'aurait pas su mettre des mots dessus, mais ça faisait une drôle d'impression, de dette, d'insuffisance, de petitesse. Il avait envie de se faire bien voir. Il prit la fiole.

— Allez, insista blouson de cuir en reniflant dans le vide.

— Fous-lui la paix, Simon, dit Clémence.

Le Californien enchaîna :

— Hé, ça va ? Tu crois que tu vas y arriver ?

L'œil droit à moitié fermé, il singeait son visage asymétrique. Anthony serra les poings, ce qui était encore plus ridicule que le reste.

— Arrête ça, t'es vraiment con ! fit Clem, en poussant l'imitateur du pied.

Puis s'adressant à Anthony, elle s'irrita :

— Tu veux quoi ? Bouge, maintenant.

Mais Anthony ne pouvait plus faire un geste. Il fixait le grand type. Ça le tenait, un vertige. Steph, qui regardait tout ça avec